

Livret des paroles

Par autan François Tanguy Théâtre du Radeau

Du 8 au 17 décembre 2022
Avec le Festival d'Automne à Paris

Spectacle dédié à Philippe Ivernel

Création le 17 mai 2022 au Théâtre des 13 Vents, CDN de Montpellier

Coproduction : Théâtre du Radeau, Le Mans ; Théâtre des 13 Vents, Centre Dramatique National de Montpellier ; La Comédie de Caen, Centre Dramatique National ; Festival d'Automne à Paris ; Les Quinconces et L'Espal, Scène nationale du Mans ; L'Archipel, Scène nationale de Perpignan ; Théâtre National de Bretagne ; T2G Théâtre de Gennevilliers, Centre Dramatique National
Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National
Coréalisation : T2G Théâtre de Gennevilliers, Centre Dramatique National ; Festival d'Automne à Paris

Après Gennevilliers, le spectacle sera en tournée :

Du 6 au 14 janvier 2023 au Théâtre National de Strasbourg

Les 25 et 26 janvier 2023 à L'Archipel, Scène nationale de Perpignan

Les 2 et 3 février 2023 à La Comédie de Caen, CDN de Normandie

Les 8 et 9 mars 2023 au CDN de Besançon Franche-Comté

ROBERT WALSER, *Tableau vivant* (Petits essais)
Traduction Jean Launay — Éditions NRF Gallimard 1999

Dans une grande ville, une cour éclairée par la lune. Au milieu de la cour, une caisse en fer. Une partie chantée qui vient de l'intérieur et qu'on entend jusque dans la salle de spectacle. Un lion attaché à une chaîne. Une épée à côté de la caisse. Une forme sombre, indistincte, un peu plus loin. Le chant, c'est-à-dire une jeune et belle femme, se penche là-haut à une fenêtre éclairée par une lampe, tout en continuant à chanter. Il semble qu'il s'agisse d'une princesse de sang royal tenue prisonnière ou d'une cantatrice d'opéra. Au début, le chant était comme un exercice de chant tout simple, assez scolaire, mais peu à peu il s'élargit et devient quelque chose de grand, quelque chose d'humain, il touche, c'est comme une plainte, puis il semble se complaire dans la douleur. Ce chant fait s'ouvrir d'un coup les deux battants de la fenêtre et livre à l'air un bel escalier à descendre. La femme descend, mais toujours en chantant. De la caisse de fer ou d'acier sort à présent une tête d'homme, terriblement pâle et encadrée de poils noirs et hirsutes. Les yeux de cet homme parlent le langage muet du désespoir, sa large bouche, qu'on peut bien dire populaire, sourit, mais quel effroyable sourire est-ce là ? La colère et le chagrin semblent s'être sourdement exercés durant des années pour le produire. Les joues sont creusées, mais tout le visage exprime une ineffable bonté, non pas celle des gens qui vont bien, mais celle qui a fait l'épreuve du pire. La cantatrice s'assied d'un mouvement inimitable sur le bord de la caisse, elle pose sa main comme pour une caresse sur la tête de l'enfermé. Le lion secoue sa chaîne. Tout est donc prisonnier ici, vraiment tout ? Voyons un peu...

Mais oui, même l'épée qui repose sur le sol reste parfaitement immobile, mais elle vit, car elle vient de faire entendre un son bref, un soupir. En quel temps sommes-nous donc, qui voit des artistes jetées aux lions, à côté d'une chaîne qui cliquette, devant une épée qui soupire, en compagnie de gens qui ont l'idée saugrenue d'habiter dans des caisses en fer ?

ROBERT WALSER, *Réclame* (Les Rédactions de Fritz Kocher)
Traduction Jean Launay — Éditions NRF Gallimard 1999

Connaissez-vous le Cabaret de la Montagne, *Unter den Linden* ? Peut-être aurez-vous envie d'y faire un petit tour ? L'entrée ne coûte que trente pfennigs. Si vous surprenez la caissière en train de manger sa tartine ou une saucisse, ne rebroussez pas chemin en prenant un air dégoûté, mais rappelez-vous que c'est son dîner qu'elle prend là. La nature réclame ses droits partout. Là où est la nature, il y a aussi du sens. Et maintenant vous allez donc entrer, entrer dans la montagne. Et vous allez rencontrer un personnage imposant, une sorte de Rübezahl...

C'est le patron de l'endroit, et vous ferez bien de lui tirer votre chapeau. Il aime ça et il vous remerciera gentiment de votre geste poli en se soulevant à moitié de la chaise sur laquelle il est assis.

Encore sous le charme de cette faveur, approchez-vous maintenant du glacier en quoi consiste la scène, une curiosité géologique, géographique et architecturale. A peine assis vous recevrez les offres de consommation d'une serveuse qui ne sera peut-être pas trop mal. On doit se contenter de ce qu'on trouve. Après tout, nos soirées au théâtre n'offrent pas non plus un comble de raffinement féminin. Prenez garde à ne pas laisser trop de

verres de cidre remplis à ras bord faire le siège du client que vous êtes. Ces jeunes filles raffolent des messieurs qui ont pitié d'elles. La pitié n'a rien à faire là où il s'agit de plaisir artistique. Vous avez un œil sur cette danseuse ?

Heinrich von Kleist aussi a dû attendre des années avant d'être reconnu...

Applaudissez bien fort, même si vous avez failli ne pas aimer. Qu'avez-vous fait de votre alpenstock ? Laissé à la maison ? La prochaine fois il faudra penser à votre équipement sportif avant de venir à la Montagne, on ne sait jamais. Mieux vaut prévoir.

T.S. ELIOT, *Poésie*

Traduction Pierre Leyris — Éditions du Seuil 1969

Au fil du fleuve point de bouteilles vides ni de papiers à sandwich

Point de mouchoirs de soie ni de cartons ni de mégots

Ni d'autre témoignage des nuits d'été

Les nymphes

S'en sont allées, et leurs amis,

Les héritiers oisifs des riches potentats

En allés aussi, sans adresse.

Sur le bord du Léman je m'assis et pleurai...

Sweet Thames, run softly till I end my song

Run softly, je ne parle pas fort, ni pour longtemps.

Mais j'entends derrière moi dans une rafale glacée

Grelotter des cliquettes et des rires décharnés.

ROBERT WALSER, *Réclame* (Les Rédactions de Fritz Kocher)

Traduction Jean Launay — Éditions NRF Gallimard 1999

Et que veut cette ravissante princesse des étables qui vient là vers nous en trottinant ?

On l'appelle la Petite. Elle veut que vous lui en offriez un bien tassé à cinquante pfennigs.

Allez-vous résister à cette bouche et ces yeux-là, à ce gentil caprice ? Vous seriez à plaindre si vous en étiez capable.

LUIS DE GÓNGORA Y ARGOTE, *Poemas del Alma*

Traten otros del gobierno

del mundo y sus monarquías,

mientras gobiernan mis días

mantequillas y pan tierno;

y las mañanas de invierno

naranjada y aguardiente,

y ríase la gente.

Coma en dorada vajilla

el Príncipe mil cuidados
como píldoras dorados,
que yo en mi pobre mesilla
quiero más una morcilla
que en el asador reviente,
y ríase la gente.

Cuando cubra las montañas
de blanca nieve el enero,
tenga yo lleno el brasero
de bellotas y castañas,
y quien las dulces patrañas
del Rey que rabió me cuente,
y ríase la gente.

ROBERT WALSER, *Réclame (Les Rédactions de Fritz Kocher)*
Traduction Jean Launay — Éditions NRF Gallimard 1999

Bon, voici que s'ouvre à nouveau sous vos yeux l'antre du glacier, et une chanteuse danoise fait tomber sur vous une pluie de notes mêlées aux flocons de sa grâce.

MENDELSSOHN, *Abschiedslied der zugvögel (Chanson)*

Wie war so schön doch Wald und Feld
Wie ist so traurig jetzt die Welt
Hin ist die schöne Sommerzeit
Und nach der Freude kam das Leid.

ROBERT WALSER, *Réclame (Les Rédactions de Fritz Kocher)*
Traduction Jean Launay — Éditions NRF Gallimard 1999

À cet instant vous avalez vous-même une gorgée de votre lait des Alpes qui a encore la tiédeur du pis. Le patron fait sa ronde parmi les tables pour vider d'éventuels indésirables. Il veille lui-même sur la tenue et les bonnes manières de la clientèle. Faites-y un tour, je ne vous dis que cela. Vous me rencontrerez peut-être une fois ou l'autre. Pour ma part je ne vous reconnaitrai pas, je suis sous le charme et je ne bouge pas de ma chaise. J'apaise là-bas toutes mes soifs, des mélodies me bercent, je rêve.

WILLIAM SHAKESPEARE, *Hamlet / Le Roi Lear*

What a piece of work is a man! how noble in reason!

how infinite in faculties! in form and moving how
express and admirable! in action how like an angel!
in apprehension how like a god! the beauty of the
world! the paragon of animals! And yet, to me,
what is this quintessence of dust?

Blow winds and crack your cheek
rage blow
you cataracts and hurricanoes
spout
till you have drenched our steeples
drowned the cocks
you sulphurous and thought-executing fires
vaunt couriers of oak-cleaving thunderbolts
singe my white head

ROBERT WALSER, *Tableau vivant (Petits essais)*
Traduction Jean Launay — Éditions NRF Gallimard 1999

Derrière les montagnes on entend sonner les cloches, un lac bleu se reflète dans l'air au-dessus des têtes des acteurs, sa forme est parfaite, mais réduite. Du sol de la scène poussent de l'herbe, des plantes et des fleurs, nous sommes, pouvons-nous croire, sur un alpage verdoyant qui couvre un large contrefort de la montagne. Et voici qu'arrive en effet avec bim bam et boum boum une vache paissant paisiblement. Un bourdonnement enveloppe le tout. Mais où est le soleil ? Eh, c'est que l'ensoleillement finit par vous faire oublier la présence du soleil.

ROBERT WALSER, *Kleist à Thoun - (Histoires)*
Traduction Jean Launay — Éditions NRF Gallimard 1999

Les jours de pluie, le froid et le vide sont épouvantables. La campagne donne le frisson. Les buissons verts geignent, gémissent et suent des gouttes de pluie en attendant le soleil, de sales nuages, énormes lissent les têtes des montagnes comme de grandes mains qui ne se gêneraient pas, des mains d'assassin passant sur des fronts. La campagne paraît vouloir se cacher au mauvais temps, vouloir se dégonfler. Le lac est dur et sombre, et les vagues parlent méchamment. Comme pressé d'annoncer un malheur, un vent de tempête fait irruption et ne trouve plus la sortie. Il se cogne d'un flanc de montagne à l'autre. L'obscurité s'est faite et tout devient petit. On a le nez dessus. On voudrait s'armer de bûches et frapper autour de soi. Allez, ouste.

FRANZ KAFKA, *Journal*

Traduction Marthe Robert — Éditions du Seuil

Il y a peut-être incommunicabilité du paradoxe mais elle ne s'exprime pas comme telle, car Abraham lui-même ne le comprend pas. Il n'a certes pas besoin de le comprendre ou n'y est pas obligé, pas plus que de l'interpréter, mais il a le droit de chercher à l'interpréter pour les autres. En ce sens, même le général n'est pas univoque, ce qui s'exprime pour Iphigénie dans le fait que l'oracle n'est jamais univoque.

Calme dans le général ? Equivoque du général. Le général interprété une fois comme repos, sinon c'est le va-et-vient « général » entre le particulier et le général. Seul le repos est le vrai général mais aussi le but final.

C'est comme si le va-et-vient entre le général et le particulier se déroulait sur une vraie scène de théâtre, alors que la vie en général ne serait inscrite que sur le décor du fond.

FRANZ KAFKA, *A Gottfried Kölwel*

Traduction Marthe Robert — Éditions NRF Gallimard

Vous ne vous tenez dans l'obscurité qu'avec une main pour ainsi dire, peut-être pour n'être pas tout à fait détaché de la terre, mais tout le reste est clarté, de la bonne et véritable clarté. Peut-être justement parce que c'est là votre vocation, je suis parfois un peu gêné par une froide volte-face du sentiment qui se manifeste avec aussi peu d'équivoque que si elle était exécutée au trapèze – fût-ce tout en haut du chapiteau au lieu de s'accomplir dans le cœur ; elle est irréprochable, mais vous êtes sûrement le dernier à vous en contenter. Ainsi cette volte-face dans le chant de consolation, grâce à quoi le poème, qui ne tend pourtant qu'à la plus haute vérité, est rempli comme par deux énormes lambourdes. A mon sens, un exemple probant du contraire est le *Chant d'automne*, qui plane dans sa totalité et est par conséquent aussi capable de porter.

SØREN KIERKEGAARD, *Crainte et tremblement*

Traduction Charles Le Blanc — Aubier 1984

Traduction P.-H. Tisseau — Éditions Rivages Poche 1999

Ce paradoxe suivant lequel l'Individu est comme tel au-dessus du général, est en règle vis-à-vis de celui-ci, non comme subordonné, mais comme supérieur, toutefois, qu'on le remarque, de telle manière que c'est l'Individu qui, après avoir été comme tel subordonné au général, devient alors par le général l'Individu comme tel supérieur à celui-ci : de sorte que l'Individu comme tel est dans un rapport absolu avec l'absolu. Cette position échappe à la médiation, qui s'effectue toujours en vertu du général.

Elle est et reste éternellement un paradoxe inaccessible à la pensée.

Examinons maintenant d'un peu plus près la détresse et l'angoisse qui se trouvent dans le paradoxe. Le héros tragique renonce à lui-même pour exprimer le général ; le chevalier de la foi, lui, renonce au général pour devenir l'individu. Comme je l'ai dit, tout dépend de la manière dont la situation se présente. Celui qui pense qu'être l'individu est plutôt facile peut être toujours assuré qu'il n'est pas un chevalier de la foi, car les oiseaux

en liberté et les génies vagabonds ne sont pas des hommes de foi. Le chevalier sait, quant à lui, qu'il est magnifique d'appartenir au général. Il sait qu'il est beau et salubre d'être un individu qui se traduit lui-même dans le général et qui, pour ainsi dire, cherche à donner de lui-même une édition sans coquilles, élégante et, autant que faire se peut, parfaite et accessible à tous. Il sait le réconfort de devenir compréhensible à lui-même dans le général de sorte qu'il le comprenne, et que chaque individu qui le comprend, comprenne en lui le général, de manière qu'ils trouvent tous deux la joie dans la sécurité qu'offre le général. Il sait qu'il est beau de naître comme un individu qui a sa patrie et son amical séjour dans le général, là où il est toujours accueilli à bras ouverts lorsqu'il veut s'y retirer. Mais il sait également qu'au-dessus de ce séjour court une route sinueuse, étroite et escarpée ; il sait combien il est terrible d'être né pour la solitude, hors du général, sans jamais croiser sur son chemin de voyageur esseulé.

Malgré la sévérité avec laquelle l'éthique exige la manifestation, on ne peut cependant nier que le secret et le silence font justement la grandeur de l'homme – et ce parce que ce sont précisément des déterminations de l'intériorité. Eros dit à Psyché en la quittant : « Tu enfanteras d'un dieu si tu te tais, mais d'un homme si tu trahis le secret. » le héros tragique, qui est le favori de l'éthique, est l'homme pur, aussi puis-je le comprendre et son entreprise tout entière s'accomplit au grand jour.

Si je vais plus avant, je trébuche alors sur le paradoxe, sur le divin et le démoniaque, car le silence est l'un et l'autre. Le silence est la séduction du diable, et plus on se tait, plus le diable devient terrible ; mais le silence est aussi l'entente mutuelle entre la divinité et l'individu.

Et maintenant il veut tenter une esquisse en direction du démoniaque. Il peut se servir à cette fin de la légende d'*Agnès et le triton*. Le triton est un séducteur qui surgit de sa retraite abyssale ; il saisit et casse de son désir sauvage la fleur innocente, elle dont toute la grâce occupait la berge et qui inclinait sa tête pensive vers le bruissement des flots. C'est ainsi que les poètes ont rapporté jusqu'à présent cette histoire. Essayons de la modifier un peu. Le triton était un séducteur. Il a appelé Agnès, il a éveillé en elle, par son discours suave, des sentiments cachés ; quant à elle, elle a trouvé dans le triton ce qu'elle cherchait quand son regard scrutait les abysses maritimes. Agnès veut le suivre. Le triton la porte dans ses bras et Agnès, enlacée à son cou, s'abandonne au plus fort, confiante et de toute son âme ; déjà il est à la rive, il se penche sur les eaux pour y fondre avec sa proie – mais une fois encore Agnès le regarde, sans crainte, sans hésitation, sans orgueil pour sa fortune, sans ivresse du désir ; elle le regarde avec une foi absolue et l'absolue modestie de la pauvre fleur qu'il lui semble ; et par ce regard de confiance absolue, elle lui remet son destin tout entier.

Ô, voyez ! La mer, la mer ne mugit plus, elle a tu sa voix sauvage, la passion de la nature, qui est la force du triton, s'est éteinte et le silence s'ensuit – Agnès a toujours sur lui ce même regard. Le triton s'effondre alors, il ne peut affronter la force de l'innocence, son élément lui devient infidèle, il ne peut séduire Agnès. Il la ramène alors et lui explique qu'il avait seulement voulu lui montrer combien splendide est la mer lorsqu'elle est calme – et Agnès le croit. – Puis, seul, il rentre et la mer se déchaîne, mais le désespoir du triton se démonte davantage encore.

ROBERT WALSER, *Les rédactions de Fritz Kocher – Esquisse d'un portrait* (Petits essais)
Traduction Jean Launay — Éditions NRF Gallimard 1999

Il me semble voir devant moi le Prince de Hombourg. On l'a fourré dans un costume de son époque et il n'est pas peu fier à présent des couleurs qu'il porte, assez à l'aise, dirait-on, dans le genre m'as-tu-vu. Il faut dire qu'il a du talent, il sait parler et c'est encore une chose qui fait qu'il ne se prend pas pour rien. Il porte des bottes impeccablement cirées qui lui montent à mi-hauteur des jambes, qu'il tient bien écartées, et aux mains, sacré nom, des gants de chevalier, des gants que tout le monde n'a pas.

HEINRICH VON KLEIST, *Prinz von Homburg*

Nun, o Unsterblichkeit, bist du ganz mein !
Du strahlst mir, durch die Binde meiner Augen,
Mit Glanz der tausendfachen Sonne zu !
Es wachsen Flügel mir an beiden Schultern,
Durch stille Ätherräume schwingt mein Geist;
Und wie ein Schiff, vom Hauch des Winds entführt,
Die muntre Hafenstadt versinken sieht,
So geht mir dämmernd alles Leben unter :
Jetzt unterscheid ich Farben noch und Formen,
Und jetzt liegt Nebel alles unter mir.

ANTON TCHEKHOV, *La Noce* (Pièce en un acte)

Traduction André Markowicz et Françoise Morvan — Éditions Actes Sud 2005

- Non, non, non !

- Par pitié ! Par pitié !

- Eh ! là-haut, la paix !

- Plutôt que de m'émotionner avec toutes sortes de mots, vous feriez mieux d'aller danser.

- Je ne joue par l'Escarpin de Molière, moi, j'ai autre chose à faire que de dessiner des bretzels du talon. Je suis un homme positif, un homme de caractère, et je ne trouve pas le moindre agrément dans les plaisirs futiles. Mais ce n'est pas de danse qu'il s'agit. Pardonnez-moi, mais bien des choses m'échappent dans votre conduite. Par exemple, outre les objets de nécessité domestique, vous aviez promis de me donner avec votre fille deux coupons détachés par tirage au sort. Où sont-ils ?

- J'ai un mal de tête tout d'un coup... il y a de la pluie dans l'air... ça sent le dégel !

- N'essayez pas de noyer le poisson. Aujourd'hui, j'ai appris, que, vos coupons, vous les aviez mis en gage. Pardonnez-moi, maman, mais il n'y a que les exploitateurs qui se conduisent comme ça. Ce n'est pas par égoïsme que je vous le dis - moi, vos coupons je n'en ai rien à faire. Mais c'est le principe, et, me rouler je le permettrai à personne. Votre fille, je lui fais son bonheur, et si, aujourd'hui, les coupons, vous me les donnez pas, votre fille, je vous la mets en chair à pâté. J'ai mon honneur, moi !

- Un, deux, trois, quatre, cinq...

- Le chef demande comment Monsieur il veut qu'on serve la glace : avec rhum, avec madère, ou sans personne ?
- Avec rhum. Et dis au patron qu'on manque de vin. Dis-lui qu'on ajoute du haut-sauternes. Vous aviez aussi promis, et c'était un contrat entre nous, qu'aujourd'hui, à souper, il y aurait un général. Et où il est, on se le demande ?
- Eh ! là-haut, la paix !
- Ça, mon bon monsieur, c'est pas ma faute.
- Et c'est la faute à qui ?
- C'est la faute à Andreï Andréitch... hier, il est venu et il avait promis d'amener un général tout ce qui ya d'authentique. Il faut croire qu'il en a pas trouvé, sans quoi, il en aurait amené... vous croyez qu'on vous pleure la dépense ? Pour notre enfant, nous, on pleure rien du tout. Un général, bon, un général.
- Mais, continuons... tout le monde, vous y compris, êtes au courant que, votre Dachenka, avant que je lui ai fait ma demande, c'est ce télégraphiste, Zed, qui lui faisait la cour. Pourquoi l'avez-vous invité ? Vous ne saviez donc pas que ça me contrariait ?
- Oh, comment déjà ? Epaminondas Maximytch, ça ne fait même pas un jour que tu es marié, et, déjà, tu nous mets à la torture, Dachenka et moi, avec tes conversations. Qu'est-ce que ça sera dans un an ? Tu es usant, mais usant !
- Ça vous déplaît d'entendre la vérité ! ah ah ! Eh oui ! Alors, conduisez-vous avec honneur. Moi, c'est tout ce que je vous demande : ayez de l'honneur !
- Par pitié ! Par pitié, charmante Anna Martynovna !
- Ah, vous alors... je vous ai dit que je n'étais pas en voix aujourd'hui.
- Je vous en supplie, chantez ! Rien qu'une petite note ! Par pitié ! Rien qu'une petite note !
- Vous m'ennuyez...

- Non, vous êtes tout simplement impitoyable ! Une créature aussi cruelle, permettez-moi de vous l'exprimer, et une voix si merveilleuse, si merveilleuse ! Avec une voix pareille, passez-moi l'expression, on ne devrait pas être sage-femme, mais donner des concerts dans les réunions publiques ! Par exemple, comme vous réussissez divinement cette fioriture, là... celle-là... « je vous aimais, l'amour encore, en vain... » Merveilleuse !

- « Я вас любил : любовь еще, быть может,
В душе моей угасла не совсем;
Но пусть она вас больше не тревожит;
Я не хочу печалить вас ничем.
Я вас любил безмолвно, безнадежно,
То робостью, то ревностью томим;
Я вас любил так искренно, так нежно,
Как дай вам бог любимой быть другим. » « je vous aimais, l'amour encor, peut-être... » C'est ça ?
- Oui, oui, c'est ça ! merveilleuse !
- Non, je ne suis pas en voix aujourd'hui. Éventez-moi, tenez... quelle chaleur !

ANTON TCHEKHOV, *La Mouette*

Traduction André Markowicz et Françoise Morvan — Éditions Actes Sud 2001

On étouffe, il va sans doute y avoir de l'orage cette nuit. Vous, vous êtes toujours à

philosopher ou à parler d'argent. A vous entendre, il n'est pas de pire malheur que d'être pauvre, et moi je trouve qu'il est mille fois plus facile d'être en haillons et de mendier son pain que de... mais, ça, jamais vous ne pourrez le comprendre.

Ce n'est pas une question d'argent. Même un pauvre peut être heureux.

Ça, c'est la théorie, mais, dans la pratique, voilà ce que ça donne : ma mère, plus deux sœurs, plus le petit frère, plus moi, et, comme salaire, en tout et pour tout... il faut quand même boire et manger ? il faut quand même du thé, du sucre ? il faut du tabac, non ? hier, on envoie prendre de la farine, on cherche le sac, à gauche, à droite, c'est des mendiants qui l'ont volé. Rame, tiens, débrouille-toi.

Le spectacle va bientôt commencer. Ils sont amoureux l'un de l'autre, et aujourd'hui, leurs âmes vont s'élancer pour se fondre et créer une seule et même image artistique. Mais mon âme et la vôtre n'ont point de contact mutuel, je vous aime, la vague à l'âme me pousse hors de chez moi. Des petits moyens, une famille nombreuse...

Du vent. Votre amour me touche, mais je ne peux pas y répondre, voilà tout. Ça ne me dit rien.

Les hommes, les lions, les aigles et les coqs de bruyère, les cerfs aux vastes bois, les oies, les araignées, les poissons muets qui vivent dans l'eau, les étoiles de mer et tous ceux que l'œil ne pouvait voir – en un mot, toutes les vies, toutes les vies, toutes les vies, leur triste cycle accompli, se sont éteintes... voici déjà des milliers de siècles que la terre ne porte plus un seul être vivant, et cette pauvre lune allume enfin son fanal. Dans les prés, les grues ne s'éveillent plus en criant, on n'entend plus les hannetons de mai dans les bois de tilleul. Le froid, le froid, le froid. Le vide, le vide, le vide. La peur, la peur, la peur.

Moi, mon vieux, la campagne, je ne sais pas, ce n'est pas ça, et, bon, ça se comprend, jamais je ne pourrai m'y faire. Hier, je me suis couché à dix heures, et, ce matin, je me suis réveillé à neuf heures avec cette impression, comme ça, qu'à force de dormir, j'avais le cerveau collé au crâne, et tout ça, quoi. Et puis, après le déjeuner, sans crier gare, voilà que je me rendors. Et maintenant je suis moulu, je vis dans le cauchemar, en fin de compte.

Donc, le chien va encore hurler toute la nuit. Tu vois le tableau, à la campagne jamais je n'ai pu vivre comme je voulais. Toujours quelque chose, soit c'est le millet, soit c'est les chiens, soit c'est les chevaux qui ne sont pas là parce qu'ils sont au moulin, et tout ça, quoi. Dans le temps, ça donnait ça : tu prends tes vacances, vingt huit jours, tu viens ici pour te reposer, tout ça, et là, on t'achève avec une de ces masses d'ineptie que, dès le premier jour, tu n'as qu'une seule envie, filer. Je suis toujours parti d'ici avec plaisir... bon, mais maintenant, je suis en retraite, nulle part où se mettre, en fin de compte. Content ou pas, t'y es, t'y restes.

ROBERT WALSER, *La Sonate*

Traduction Nicole Taubes — Éditions NRF Gallimard

Les anges ne connaissent pas l'espoir, ils n'ont pas besoin d'espoir. Un ange espère-t-il ? Non les anges sont au-dessus de tous les espoirs, de tous. Il faudra qu'il se trouve quelque chose d'angélique dans la sonate que j'ai en tête. On va se baigner ?

- Non, non, mon rêve s'est poursuivi au-delà de la vie. Oh, c'est alors que s'éleva la tempête dans mon âme. Il me sembla franchir le flot mélancolique en compagnie de ce sombre passeur dont parlent les poètes, pour entrer au royaume de perpétuelle nuit. Là, le premier à saluer mon âme étrangère parla à voix forte et dit : « Quel châtement pour le parjure infliger au traître ? » Puis il disparut. Alors s'en vint une ombre errante, tel un ange aux cheveux clairs, poissés de sang. Elle criait à voix forte : « C'est lui, le traître, l'inconstant qui m'a poignardé ! Saisissez-le, Furies ! Livrez-le au supplice ! » Là-dessus, il me sembla qu'une légion de fétides démons m'environnait, et hurlait à mes oreilles des cris si affreux, qu'à ce seul bruit je me suis réveillé en tremblant, et pour un long moment n'ai pu cesser de croire que j'étais en enfer, si terrible me fut l'impression de mon rêve.

- Ce n'est pas étonnant, mon Seigneur, qu'il vous ait effrayé : je tremble moi-même à vous l'entendre raconter.

- Eh bien, je le poignarde pendant qu'il dort ?

- Non : il dira que ça a été fait lâchement, quand il se réveillera.

- Mais, il ne se réveillera plus jamais, jusqu'au grand jour du Jugement dernier.

- Mais alors il dira que nous l'avons poignardé dans son sommeil.

- La simple mention de ce mot de jugement a engendré en moi une sorte de remords.

- Quoi, tu as peur ?

- Pas de le tuer – puisque j'ai un ordre – mais d'être damné pour l'avoir tué, ce dont aucun ordre ne peut me préserver.

- Je croyais que tu étais résolu ?

- Je le suis... à le laisser vivre.

- Je vais aller retrouver le duc et lui dire ça

- Non, je t'en prie, arrête un peu : j'espère que cet accès de pitié va me passer. D'ordinaire, ça ne me tient que le temps de compter jusqu'à vingt.

- Comment te sens-tu maintenant ?

- Il y a encore en moi un petit fond de conscience.

- Rappelle-toi notre récompense quand ce sera fait.

- Sangdieu, il meurt ! J'avais oublié la récompense.

- Quand il ouvrira sa bourse pour nous donner notre récompense, ta conscience s'envolera ?

- Peu importe ; qu'elle s'en aille. Il y aura peu de gens, ou même personne pour l'accueillir.

- Mais, et si elle te revient ?

- Je ne veux pas avoir affaire à elle ; elle fait d'un homme un poltron.

- Aussi tout homme qui veut vivre bien tâche de ne se fier qu'à lui-même, et de vivre sans elle.

- Sangdieu, la voilà justement dans mon coude, qui me persuade de ne pas le tuer.

- Remets la diablesse dans ton esprit et ne l'écoute pas.

- J'ai la charpente solide ; elle ne m'aura pas.

- Tu parles comme un brave qui tient à sa réputation ! Allez, on se met au travail !

- Donne-lui un coup sur la citrouille avec le pommeau de ton épée, et puis jette-le dans le tonneau de malvoisie qui est dans la pièce voisine.

- Excellente idée ! Faisons de lui une mouillette.

- Doucement, il se réveille. Frappe.

- Non, on va raisonner avec lui.
- Où es-tu, geôlier ? Donne-moi une coupe de vin.
- Vous aurez bien assez de vin tout à l'heure.
- Au nom du ciel, qui es-tu ?
- Un homme, comme vous.
- Mais pas royal, comme je le suis.
- Ni vous loyal, comme nous le sommes.
- Ta voix est un tonnerre, mais ton regard est humble.
- Ma voix maintenant est celle du roi, pour mon regard il est à moi.
- Comme tes paroles sont obscures et sinistres. Il y a de la menace dans vos yeux ; pourquoi êtes-vous si pâles ? Qui vous a envoyés ? Dans quel but venez-vous ?
- Pour... pour... pour...
- Pour m'assassiner ?
- Oui, oui, oui !
- Vous avez à peine le cœur de me le dire, et donc vous n'aurez pas le cœur de le faire. En quoi, mes amis, vous ai-je offensés ?
- Offensés, nous, non, mais le roi.
- Je me réconcilierai avec lui.
- Jamais ; aussi préparez-vous à mourir.
- Est-ce qu'on vous a choisis parmi la multitude des hommes pour égorger l'innocent ? Quel est mon crime ? Quelle est la preuve qui m'accuse ? Quel jury légal a transmis son verdict au juge sourcilieux ? Qui a prononcé l'amère sentence de mort contre moi ? Avant que je sois reconnu coupable selon la loi, me menacer de mort est tout à fait illégal. Je vous conjure, si vous espérez être rachetés, de partir et de ne pas lever la main sur moi : l'acte que vous entreprenez est damnable.
- Ce que nous voulons faire, nous le faisons sur ordre.
- Et celui qui l'a ordonné est notre roi.
- Vassaux fourvoyés ! Le grand Roi des rois a dans les tables de Sa loi commandé : tu ne tueras point. Allez-vous fouler aux pieds Son décret et exécuter celui d'un homme ? Prenez garde ! Car Il tient la vengeance dans Sa main pour la précipiter sur la tête de ceux qui brisent Sa loi.
- Et cette même vengeance, il la précipite sur toi, pour parjure perfide et pour meurtre aussi.
- Comment peux-tu invoquer contre nous la terrible loi quand tu l'as toi-même enfreinte à un tel degré ?
- Hélas, pour qui ai-je fait cet acte criminel ? On ne vous envoie pas m'assassiner pour cela !
- Qui donc a fait de toi ce que tu es ?
- L'amour, le diable et ma fureur.
- L'amour, notre devoir, et tes fautes nous incitent à présent à t'assassiner.
- Oh, ne me haïssez pas : si vous êtes payés pour ceci, retirez-vous !
- Oui, nous irons.

ROBERT WALSER, *La Sonate*

Traduction Nicole Taubes — Éditions NRF Gallimard

Le repentir ? Oui, le repentir ! Se repentir est doux et mélodieux. Le repentir est un

univers, royaume infini, incommensurable en son étendue. Mais le repentir a de la douceur. À peine le perçoit-on. La joie du repentir. Un cœur noble se réjouit d'éprouver une noble émotion.

Non les anges sont au-dessus de tous les espoirs, de tous. Il faudra qu'il se trouve quelque chose d'angélique dans la sonate que j'ai en tête.

HEINRICH VON KLEIST, *La Cruche cassée*

Traduction Ruth Orthmann et Eloi Recoing — Éditions Babel

- Eh, par le bourreau, dites, compère Adam ! Que vous est-il arrivé ? De quoi avez-vous l'air ?
- Vous le voyez. Pour trébucher, il n'est besoin que de pieds. Sur ce plancher tout uni, y a-t-il une embûche ? Or c'est ici que j'ai trébuché ; car chacun porte en soi la fâcheuse pierre à laquelle on achoppe.
- Non, dites, mon ami ! Cette pierre, chacun la porterait ?
- En soi, oui !
- Malédiction !
- Pardon ?
- Vous descendez d'un ancêtre débauché qui fit une chute au commencement des choses, et que sa chute rendit célèbre ; vous n'avez tout de même pas... ?
- Eh bien ?
- Comme lui... ?
- Si j'ai... ? Vous plaisantez ! C'est ici que j'ai chuté, vous dis-je.
- Pas au figuré : tombé vraiment ?
- Oui, pas au figuré. Et certes je n'ai pas fait bonne figure.
- Quand l'événement s'est-il produit ?
- Là, à l'instant même, au sortir du lit. J'avais encore le cantique du matin à la bouche que déjà je me heurte au matin et avant même d'entamer le cours de ma journée, Notre-Seigneur me déboîte le pied.
- Et de surcroît le gauche ?
- Le gauche ?
- Oui, le boiteux ?
- En effet !
- Juste Dieu ! Celui qui nonobstant marche péniblement sur la voie du péché.
- Le pied ! Comment ! Péniblement ! Pourquoi ?

ANTON TCHEKHOV, *La Noce (Pièce en un acte)*

Traduction André Markowicz et Françoise Morvan — Éditions Actes Sud 2005

- Vous êtes tous d'affreux sceptiques ! Auprès de vous, j'étouffe... Donnez-moi de l'atmosphère ! Vous entendez ? Donnez-moi de l'atmosphère ?
- Merveilleuse ! Merveilleuse !
- Évantez-moi, évantez, sans quoi je sens que je vais faire un infarctus. Dites-moi, s'il vous plaît, comment se fait-il que j'étouffe à ce point ?
- C'est que, n'est-ce pas, vous suez...

- Fi, que vous êtes vulgaire ! Je vous interdis de vous exprimer ainsi !
- Pardon ! Bien sûr, vous êtes habituée, passez-moi l'expression, à la société aristocratique et ...
- Ah, laissez-moi en paix ! Donnez-moi de la poésie, des exaltations ! Évantez, évantez...
- On remet ça ? Pour boire il n'y a pas d'heure. Le tout, Kharlampy Spiridonovitch, c'est de garder le cap... Mais pour ce qui est de boire, pourquoi on boirait pas ? Boire on peut...
- A la bonne vôtre !
- Et des tigres, vous en avez, en Grèce ?
- On z'en a.
- Et des lions ?
- Des lions aussi, on z'en a. C'est en Russie qu'y z'y a rien, en Grèce, y z'y a tout. Là-bas, z'ai aussi le papa, le tonton et les frères, et, ici, z'ai rien du tout.
- Hum. Et des cachalots, en Grèce, vous en avez ?
- Y z'y a tout.
- À quoi ça sert de manger et de boire pour rien ? Il serait temps de passer à table. Tripote pas le homard avec ta fourchette...Ça, c'est spécialement pour le général. Si ça se trouve, il peut encore venir ...
- Et des homards, en Grèce, vous en avez ?
- On z'a... Y z'y a tout, là-bas.
- Hum... Et des registrateurs de collègue, vous en avez ?
- J'imagine quelle atmosphère il doit y avoir en Grèce !
- Et des arnaques aussi, je parie qu'y en a plein. Les Grecs, pas vrai, c'est comme les Arméniens et les Tziganes. Ça vous vend une éponge ou un poisson rouge, et ça ne pense qu'à vous plumer. On remet ça ?
- À quoi ça sert de remettre ça pour rien ? Il serait temps de passer à table. Bientôt minuit...
- Bon si on passe, passons. Messieurs dames, je vous en prie humblement ! Veuillez passer à table ! À table ! Jeunes gens !
- Chers invités, je vous en prie ! À table !
- Donnez-moi de la poésie ! Et, lui, rebelle, attend l'orage comme s'il apportait la paix. Donnez-moi un orage !
- Une femme admirable ! Je suis amoureux ! Amoureux fou !
Merveilleux ! Merveilleux ! Il me faut vous exprimer, messieurs dames, pour leur rendre la justice qui leur est due, à quel point cette salle et, en général, l'établissement sont magnifiques ! C'est magnifique, c'est délicieux ! Seulement, savez-vous ce qui manque pour que le triomphe soit complet ? L'éclairage électrique, passez-moi l'expression ! Dans tous les pays, on a déjà introduit l'éclairage électrique, il n'y a que la Russie qui soit en retard.
- L'électricité... Hum... Moi, à mon avis, l'éclairage électrique, c'est rien qu'une arnaque... Ils vous flanquent là-dedans une petite braise et ils s'imaginent vous en mettre plein la vue ! Non, mon vieux, si tu veux nous donner de l'éclairage, ne viens pas nous donner une petite braise mais quelque chose de substantiel, comme ça, quelque chose de pas ordinaire qu'on ait de la prise dessus ! Donne-nous du feu – tu comprends –, du feu, du naturel, pas de l'intellectuel !
- Vous verriez une batterie électrique comment s'est fait, vous ne diriez pas ça.
- Et je ne tiens pas à le voir. Une arnaque. On roule le pauvre monde... On presse le citron... On les connaît, ceux-là... Et vous, monsieur le jeune homme, plutôt que de défendre l'arnaque, vous feriez mieux de boire et de servir les autres. C'est vrai, ça !
- Entièrement de votre avis. A quoi bon se lancer dans les conversations savantes ? Personnellement, je n'ai rien contre débattre de toutes sortes de découvertes d'ordre

scientifique mais, n'est-ce pas, chaque chose en son temps. Et toi, qu'est-ce que tu en penses ma chère ?

- Y veulent toujours montrer leur instruction et y font dire des choses pas compréhensibles.

- Nous autres. Dieu merci, toute notre vie, on s'est passés d'instruction, et c'est déjà notre troisième fille qu'on marie à un homme bien. Et si, à votre idée, on n'a pas d'instruction, alors pourquoi vous venez chez nous ? Allez plutôt chez vos instruits !

- Moi, Nastassia Timoféïevna, j'ai toujours estimé votre famille, et, si là j'ai parlé d'éclairage électrique, ça ne veut pas dire du tout que c'était par orgueil. Même boire, tenez, je sais. J'ai toujours souhaité de tout mon cœur que Daria Evdokimovna trouve un bon fiancé. De nos jours, Nastassia Timoféïevna, c'est dur de trouver un homme bien. Maintenant, tout le monde cherche à se marier par intérêt pour l'argent.

- C'est une allusion !

- Il n'y a pas la moindre allusion... Je ne parle pas des présents... Je disais comme ça... en général... Mais voyons ! Tout le monde le sait que, vous, c'est par amour... Une dot de rien du tout.

- Non, pas de rien du tout ! Parle tant que tu veux mon gars, mais tourne ta langue avant. En plus des mille roubles en espèces, on a mis trois manteaux de dame, plus la literie et tout le mobilier. Vas-y, tu peux toujours courir pour en trouver une dot comme ça !

- Moi, je disais rien... Le mobilier, c'est vrai, il est bien, et... et les manteaux de dame, bien sûr, mais, moi, c'était en ce sens que, n'est-ce-pas, monsieur était fâché comme quoi j'avais fait une allusion.

- Alors, n'en faites pas d'allusions. Nous on vous respecte à cause de vos parents, on vous invite au mariage, et, vous, vous dites des mots. Si vous saviez qu'Epaminondas Maximytch se mariait par intérêt, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? Moi, aussi bien, elle, je l'ai nourrie, allaitée, je l'ai choyée...je l'ai gardée pis qu'un diamant d'émeraude, ma petite fille...

- Et donc, vous le croyez ? Mes mercis les plus humbles ! Merci, merci beaucoup ! Et vous, monsieur Zed, même si je vous connais, je ne vous permettrai pas de venir faire du scandale au domicile des autres ! Donnez-vous la peine de sortir !

- Comment ça ?

- Tout ce que je vous souhaite, c'est d'être aussi honnête que je le suis, moi ! Bref, donnez-vous la peine de sortir !

- Je disais rien, moi...moi n'est-ce pas... Je ne comprends même pas... Si vous le souhaitez, je sors... Seulement, rendez-moi d'abord les cinq roubles que vous m'avez empruntés l'année dernière pour un gilet de piqué, passez-moi l'expression. Je vide encore un verre et ...et je m'en vais, mais rendez-moi d'abord ce que vous me devez.

- SORTEZ !

- Et des giroles, en Grèce, y en a ?

- Y z'y en a. Z'y en a de tout.

- Mais des morilles, je parie, y'en a pas.

- Des morilles aussi, z'y en a. Z'y a tout. Pourquoi ? Ze saisis pas ... de quoi s'azit ?

- Levez-vous ! C'est pour vous ! Si, si ! Je vous interdis de refuser.

- Ze peux dire comme ça ... Y z'y a Russie et z'y a Grèce. Et à présent, y z'y en a des zens en Russie et z'y en a des zens en Grèce... Et z'y en a sur la mer des *karavia* qui en russe veut dire caravelles...

- Écoutez...Le général arrive...J'ai fini par en trouver un... Je suis sur les rotules... Un général authentique, majestueux, comme ça, vieux, dans les quatre-vingts ans, je parie, ou même quatre-vingt-dix... C'est pas le général, c'est un tableau !

- Mais si, mettons, vous allez vent arrière, et qu'il faut... Qu'il faut hisser le grand perroquet et les cacatois ! Alors, là, vous commandez : *Gabiers, parez à hisser le grand*

perroquet et les cacatois... et dès qu'on a largué la toile, en bas, on raidit les amures sur le minot, on abraque les drisses

- Pourquoi il m'a coupé ?

- Les bras de perroquets et de cacatois...

- On n'y comprend rien du tout, dites-nous plutôt quelque chose de circonstance ou quoi...

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Ça veut dire : Vous croyez que c'est facile ?

- Plus fort... Je n'entends pas ...

- Ça veut dire : « Madame, comme je suis heureux de vous tenir entre mes bras ! »

- Madame, quelle madame ?

- Oui... Ça il y en a, des commandements... Oui... *Abraquez les écoutes de perroquet et de cacatois ! Larguez les drisses ! C'est beau, hein ? Seulement, qu'est-ce que ça veut dire, qu'est-ce que ça signifie ? Mais c'est très simple ! Les écoutes de perroquet et de cacatois, vous comprenez, on les abraque, les drisses, on les largue... tout ça, en même temps !*

- Les invités n'y comprennent rien, ils s'ennuient.

- En plus, on égalise les écoutes et les drisses de perroquet et de cacatois, tout en les carguant, et, pendant ce temps-là, selon que de besoin, on choque les bras des vergues et, quand les écoutes sont raidies, on abraque les bras de perroquets et de cacatois, et on brasse les vergues selon la direction du vent...

- C'est général, et ça fait du scandale... Vous devriez avoir honte à votre âge !

- Du potage ? Non je n'en ai pas pris... je vous remercie

- Je dis, que vous devriez avoir honte, à votre âge ! Un général, et ça fait du scandale !

- Vous l'avez touché ?

- Je n'ai rien touché du tout ! Arrière ! Quelle ignominie ! Quelle bassesse ! Où est la porte ? Par où sortir ? Garçon montrez-moi la sortie !

- J'étouffe ! Donnez-moi de l'atmosphère ! Auprès de vous, j'étouffe !

FEDOR DOSTOIEVSKI, *Les Frères Karamazov – le Petit Oignon*

Traduction André Markowicz — Éditions Babel

Tu ne vas quand même pas partir, mon petit Aliocha ! Qu'est-ce que tu fais de moi. Tu m'appelles, tu me déchires, et ça recommence, cette nuit, ça recommence, je reste seule !

J'en sais rien, je sais rien du tout de ce que tu m'as dit, mais ça c'est dit au cœur, tout le cœur que tu m'as retourné. Tu m'as prise en pitié, le premier, le seul, voilà ! Pourquoi, mon chérubin, t'es pas venu avant ? Moi toute ma vie j'en ai attendu un comme toi.

Tu vois mon petit Aliocha, je me suis vantée que j'ai donné un petit oignon, mais devant toi, je me vanterai pas, ça, je te le dis pour autre chose. C'est seulement une fable, moi, j'étais encore toute petite, je l'ai apprise par cœur.

Voilà ce qu'elle dit : « Il était une fois une commère, mais méchante, méchante, et elle est morte. Elle n'a pas laissé la moindre vertu à sa mort. Les diables, donc, ils la prennent et la jettent dans un lac de flammes. Et son ange gardien, lui, il reste là, il se demande : qu'est-ce que je pourrais me rappeler comme vertu qu'elle aurait eue, pour le dire au bon Dieu ? ça lui revient, et il lui dit, au bon Dieu : Un jour, il dit, elle est allée arracher un petit

oignon au potager et elle l'a donné à une mendicante. Et Dieu qui lui répond : Prends-le, il lui dit, ce petit oignon, tends-le dans le lac, qu'elle s'accroche à lui et qu'elle essaie de se hisser, et si tu arrives à la sortir du lac, alors qu'elle rentre au paradis, mais si l'oignon casse, alors qu'elle reste, la commère, là où elle est. L'ange accourt vers la commère, il lui tend cet oignon : tiens, il lui dit, commère, accroche-toi, je te tire de là. Et le voilà qui commence à tirer, lentement, et il l'a déjà presque tirée tout entière, mais les autres pécheurs, dans le lac, quand ils l'ont vue, qu'elle est en train de se faire hisser dehors, ils se mettent tous à s'accrocher à elle pour qu'on les hissent dehors, eux aussi, avec elle. Elle, la commère, elle était méchante, mais méchante, elle commence à agiter les jambes : « C'est moi qu'on tire, pas vous, il est à moi, le petit oignon, il est pas à vous. » Et elle n'avait pas dit ça que le petit oignon, il a cassé. Elle est retombée, la commère, dans le lac, et elle y brûle encore. Et l'ange, il a pleuré, et il est reparti.

Me reproche pas mes habits, tu sais pas encore tout ce qu'il y a dans mon cœur ! Si je veux, je les déchire mes habits, je les déchire là tout de suite, à la minute. Tu sais pas encore pourquoi je les ai mis, ces habits ! Si ça se trouve, je me présenterai à lui, et je lui dirai : « Tu m'as vu comme ça, oui ou non ? » Moi, il m'a laissée ici, j'avais dix-sept ans, une petite pleurnicheuse phtisique. Je m'assois à côté de lui, je le séduis, et je le fais brûler : « T'as vu comment je suis maintenant, eh bien reste comme ça, mon bon monsieur, ça coule sous les moustaches, rien dans la bouche ! » - voilà, si ça se trouve, à quoi ils vont me servir, ces habits-là. Je suis frénétique, Aliocha, je suis effrénée. Je les arracherai, mes atours, je me défigure, moi, ma beauté, je me brûle le visage, je me lacère au couteau, je vais partir sur les routes, demander la charité. Si je veux, maintenant, j'irai nulle part, retrouver personne, si je veux- dès demain, je renvoie à Kouzma, tout ce qu'il m'a offert, et tout son argent, et, moi-même, toute ma vie, j'irai travailler comme servante ! Tu penses que je le ferai pas, que j'aurai pas le cran de le faire ? Je le ferai, je le ferai, je peux le faire tout de suite, me poussez pas trop, seulement... lui, je le chasse, l'autre, je l'envoie balader, lui, il m'aura plus jamais !

ROBERT WALSER, *Tableau vivant (Petits essais)*

Traduction Jean Launay — Éditions NRF Gallimard 1999

Brusquement la lune, de son immense hauteur, tombe dans la cour, aux pieds de la femme. Celle-ci se met debout sur la boule pâlement lumineuse et fait ainsi le tour de la caisse. Mais la lune se fragmente et se dilue en un vaste manteau, ou en une sorte de tapis, ou en une couche de brume blanchâtre, les maisons qui entourent la cour disparaissent, des cimes alpestres d'une blancheur éblouissante s'élèvent lentement de l'abîme de la scène, la brume s'étend au pied des Alpes, une étoile rougeâtre traverse en un éclair le bleu profond du ciel et vient se prendre dans la coiffure de la cantatrice. C'est une parure éblouissante.

En compagnie de :

Ludwig van BEETHOVEN

Johannes BRAHMS

Ferruccio BUSONI d'après J.S. BACH

Anton DVORAK

Edvard GRIEG

Felix MENDELSSOHN

Moritz MOSZKOWSKI

Gabriel PIERNÉ

Serguei RACHMANINOFF

Domenico SCARLATTI

Robert SCHUMANN

Gueorgui SVIRIDOV